

Textomachie

FRÉDÉRIC TREMBLAY



JOEY CORNU
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tremblay, Frédéric, 1993-

Textomachie

(Jeune plume)

ISBN 978-2-922976-32-8

I. Titre. II. Collection : Jeune plume (Rosemère, Québec)

PS8639.R45T49 2012 C843'.6 C2012-942028-X

PS9639.R45T49 2012

Direction de l'édition : Claudie Bugnon

Illustration de couverture : Isabelle Langevin

Montage : Studio Gougeon

Correction d'épreuves : Isabelle Harrison

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boul. Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél. : 450 621-2265 • Téléc. : 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2012, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-32-8

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples, les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2012 :

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

À Nicolas Cornellier,
mon textoïnomane préféré

Version 1832, Carl von Clausewitz, *De la guerre* :
« La guerre est la continuation de la politique
par d'autres moyens. »

Version 2012, Frédéric Tremblay, *Textomachie* :
« Le texto est la continuation de la guerre par
d'autres moyens. »

Textomachie [tɛkstomafi] :

Néologisme formé de texto, de la langue internationale de la technique; et de makhê, du grec ancien, pour combat (voir par exemple titanomachie ou psychomachie).

Table des chapitres

	Stress post-traumatique de la textosonnerie	9
1	Naître une grenade-texto à la main (Le premier jour)	17
2	Les cimetières d'anciens cellulaires combatextants (De 0 à 5 ans)	27
3	Le texto, arme d'alphabétisation massive (De 5 à 10 ans)	44
4	Une invasion de machines à textuer (De 10 à 15 ans)	77
5	Balistique des textos amoureux (De 15 à 20 ans)	159
6	La révolution d'un <i>no texto's land</i> (De 20 à 25 ans)	225
7	Déclarations de guerre par textoquiproquos (De 25 à 30 ans)	258
8	Militextarisation d'un cerveau (De 30 à 35 ans)	285
9	La mort de Dieu à coups de textos (De 35 à 40 ans)	327
10	Les enfants-soldats de la textocommunication (De 40 à 45 ans)	339
11	Le duel de textos des générations (De 45 à 50 ans)	383
12	Quelques souvenirs du front textotique (De 50 à 55 ans)	398
13	La croisade contre la textodépendance (De 55 à 60 ans)	404
14	Après la lutte, le silence des textos (De 60 à 65 ans)	434
15	<i>Mémoires d'un textoïnomane</i> : le cessez-le-feu (De 65 à 70 ans)	440

Stress post-traumatique de la textosonnerie

Le vieil Adam s'étonnait chaque jour du fait que la vie prolonge son contrat. Il n'avait jamais pu en lire tout à fait clairement les clauses ni le signer une bonne fois pour toutes, et elle aurait bien été dans ses droits d'y mettre un terme: mais elle trouvait des raisons secrètes et inespérées de le laisser profiter encore de ses services.

Il se trouvait dans cette position depuis bien longtemps déjà, et il était de ceux qui avaient le mieux conservé leur capacité de s'émerveiller, tous les matins au réveil, de voir, d'entendre, de respirer, bref de vivre toujours. Il était même assez en forme pour avoir réussi à convaincre ses enfants de ne pas l'envoyer à l'hospice. Et pour aller marcher, après chaque réveil, au parc du quartier.

Ce matin-là, il choisit le même banc que d'habitude pour s'asseoir et lire un peu. Il ouvrit le premier tome des *Misérables*, qu'il lisait peut-être pour la centième fois depuis le début de sa retraite: son âme de grand-père ne s'en lassait jamais et

s'émerveillait toujours devant cette histoire. Fantine, Cosette, Marius, Jean Valjean lui rappelaient sa famille et sa vie. Il passait la moitié du temps les yeux plongés dans le livre, et l'autre moitié les yeux au ciel, ou bien courant sur le fleuve, à sourire en pensant à tout, ou alors en ne pensant à rien. L'important était d'être léger, d'oublier son âge et sa solitude, de s'imaginer encore que le jour serait plein de surprises.

Un mignon petit couple entra dans le parc. Le garçon et la fille se serraient les mains, s'embrassaient, s'enlaçaient; à intervalle régulier, ils se jetaient l'un et l'autre dans l'herbe, où ils roulaient paisiblement. L'été et l'amour suffisaient amplement à excuser leur insouciance.

La fille vit le vieil homme qui les regardait avec un sourire en coin, et lui envoya la main. Gêné d'être pris en flagrant voyeurisme de leur bonheur, il fourra de nouveau le nez dans son livre. Plus subtilement cette fois, il les espionna alors qu'ils se rapprochaient du fleuve.

Ils parlaient du beau temps, d'eux-mêmes et de leur amour. Leur bruit d'amoureux, plutôt que de rompre le silence du parc, le complétait harmonieusement.

Et puis, soudain, *boum!* comme une détonation. C'était un bruit d'enfer qui déchirait ce paradis. On aurait dit que tous les militaires du monde venaient de projeter leurs missiles en même temps, à cet

endroit précis, pour mieux lacérer sa tranquillité et mutiler sa beauté. Finie la marche tranquille des amants printaniers! Finie la lecture matinale de son cher Hugo! C'était pire encore qu'une bombe qui explosait: cette cacophonie-là s'étirait dans le temps et en déformait le cours.

Le vieillard se recroquevilla sur son banc. Il aurait voulu crier aux jeunes de courir pour sauver leur peau. Il ne pouvait endurer ce son plus longtemps. Il se leva et s'élança vers eux.

L'adolescente continuait de battre des cils en souriant tendrement, pendant que son amoureux tâtait ses côtes et ses poches à la recherche de son cellulaire. Elle était dans un angle de vue parfait pour remarquer l'homme à l'allure paniquée qui s'en venait vers eux, mais pas dans l'angle de pensée approprié pour comprendre ce qui se passait. Son « Attention! » ne fut pas hurlé à temps. Le vieux s'empara de la source de la sonnerie discordante et la lança de toutes ses forces, étonnantes, dans les eaux du fleuve.

Ils passèrent quelques secondes à admirer la courbe gracieuse du vol du téléphone blanc, qui leur renvoya des dizaines de reflets avant de s'abîmer dans l'eau. Et même une fois qu'il se fut enfoncé sous la surface sombre, ils restèrent immobiles un certain moment. Le vieux à reprendre son souffle, le couple à ne pas y croire. Le propriétaire du texteur s'était remis à tâter ses poches, comme

pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé.

— Mais qu'est-ce que vous avez fait?! Mon cellulaire, bordel!

— Pardonnez-moi. Je suis sincèrement désolé. Tenez, je vous en paie un autre. Je vous fais un chèque. Vous aurez de quoi acheter un modèle plus récent encore. Tout à fait désolé.

— Mais mes contacts, mes photos, mes notes, tout est perdu!

— Qu'est-ce qui vous prend, au juste? Vous êtes complètement fou?

— Mais non, mais non, ne vous en mêlez pas, jeune fille.

— Vous venez de détruire le cellulaire de mon *chum*, je m'en mêle si je veux!

— Vous en voulez un vous aussi? Payez-vous un nouveau cellulaire chacun, tiens.

Le garçon et la fille continuaient de le dévisager avec ce mélange de mépris et de haine qu'il ne pouvait supporter. Il se détourna d'eux pour leur faire les chèques promis. Quand il les leur tendit, leur colère s'était muée en une indulgence touchante, qui le dérangeait presque encore plus. Ils quittèrent le parc en jetant de fréquentes œillades derrière eux. Le vieil homme ne les regarda pas partir, trop occupé à revivre ce qui venait de se passer. Il s'imaginait le cellulaire au fond du fleuve, court-circuité, arme destructrice mise hors d'état de nuire. Il ne savait pas trop ce qu'était ce réflexe

qui l'avait poussé, mais il était fier d'avoir coupé la sonnerie et rétabli le silence.

Il était de retour à la maison, poursuivant sa lecture dans le fauteuil du salon, quand une série de coups frappés contre la porte le firent sursauter. Il recevait assez rarement des visiteurs pour considérer ce bruit comme le signe d'un événement. Il ne pensa pas à regarder par la fenêtre de la porte et s'en mordit les doigts en réalisant que c'était un policier.

— Bonjour, Monsieur Dufort. Puis-je entrer?

— Avec grand plaisir, Monsieur l'agent.

Il l'invita dans la cuisine et lui offrit un thé, que l'officier refusa.

— Je ne resterai pas bien longtemps. Vous savez probablement ce qui m'amène. Deux adolescents sont venus faire une déposition concernant un incident survenu ce matin. Une attaque pendant une promenade au parc. Vous avez volé un texteur pour le jeter à l'eau.

— Je les ai remboursés. Je leur ai offert de quoi se payer deux jouets plutôt qu'un.

— Je sais, Monsieur Dufort. Ils n'ont pas porté plainte, d'ailleurs. Mais ils tenaient à nous avertir de ce qui s'était passé. Si la chose devait se reproduire avec d'autres.

— Je vous jure, Monsieur l'agent, je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Je voudrais bien vous croire. Mais, vous

comprenez, après la septième fois... Tant que personne ne porte plainte, je ne pourrai pas vous arrêter ni vous forcer à quoi que ce soit. Mais je ne vois vraiment pas quel plaisir vous en tirez, pour vous ruiner à jeter des cellulaires...

—Aucun plaisir, aucun, je vous l'assure.

—Alors trouvez les moyens d'arrêter et de vous en empêcher. Sinon, c'est un procès qui vous attend.

—Oh! allez-y, faites-moi un procès! Vous ne savez pas, vous autres jeunesses, tout ce que j'ai vécu! Tout ce que ces bidules m'ont fait vivre, vous ne savez pas! Appelez-moi à votre procès, je vous raconterai tout ça, et j'espère que vous comprendrez et que vous jugerez mieux!

L'agent se massa la nuque, visiblement mal à l'aise, l'air songeur.

—Si je peux me permettre, Monsieur Dufort... Pourquoi n'écrivez-vous pas ce que vous avez sur le cœur? Vous n'êtes pas obligé d'attendre qu'on vous fasse un procès. Prenez la plume pour le raconter. C'est une activité très à la mode chez les personnes de votre âge, beaucoup écrivent leurs mémoires, et certains réussissent même à les faire publier! C'est un éditeur dans la famille qui m'en a parlé. Je pourrais vous recommander. Je suis sûr qu'il serait intéressé à toutes vos histoires.

—Je ne sais pas écrire des histoires.

—Allez, vous êtes un grand lecteur, vous devez vous y connaître un peu. Et puis, vous n'êtes pas

obligé de faire des grandes phrases mortelles. Dites les choses comme vous les sentez.

— Bon, j’essaierai.

— Essayez aussi de ne plus *emprunter* le cellulaire des jeunes marcheurs.

— Ça aussi, j’essaierai, oui.

Il guida le policier jusqu’à la sortie. Écrire tout un livre? Il n’y avait jamais pensé. En serait-il capable? Il n’était pas Victor Hugo, quand même! Quoique... Il avait du vécu, et combien! Il avait traversé toute une époque, témoin et participant, comme l’écrivain, de tant de révolutions...

Les journées suivantes au parc furent calmes, plus que de coutume. À son insu la rumeur avait commencé à se répandre, de sorte qu’on parlait déjà du « Canon à cellulaire»; les plus craintifs évitaient de s’y rendre, les autres mettaient leur téléphone en mode vibration ou muet. Il eut l’occasion de tourner et de retourner dans ses pensées la possibilité des mémoires. Il s’était toujours dit qu’il aimerait écrire autre chose que de simples chroniques. Et puis, s’il mettait dans la balance la chance, même infime, qu’un éditeur soit intéressé à publier ses écrits...

Trois forces alliées achevèrent de le convaincre de se lancer dans ce projet : la volonté, honnêtement repentante, d’arrêter de traumatiser de jeunes innocents; l’ennui qui commençait à lui peser, celle de l’inactivité et de la solitude; et enfin la certitude

de tenir une bonne histoire.

Dès qu'il rentra à la maison, il prépara la table en conséquence. Il y avait bien longtemps qu'il n'en utilisait plus qu'un coin pour ses repas, et il pourrait sans problème le sacrifier pour manger au-dessus du comptoir de la cuisine. Il répandit sur son nouveau plan de travail des crayons et des feuilles à n'en plus compter. Il sortit également de ses tiroirs des photos imprimées et des articles de journaux accumulés au fil du temps. Ainsi qu'un cadre numérique et une mémoire *flash*, pour des versions défilantes des mêmes photos et articles. Il avait beau préférer ses romans sur papier, pour tout le reste, les écrans n'étaient pas de refus.

Rien que pour la forme, il sortit aussi un texteur qu'il fit trôner au milieu de la table en guise d'inspiration visuelle. Il y avait une éternité qu'il ne s'en n'était pas servi.

Pour se rappeler sa vie, placée sous le signe du texto, il en tapota délicatement le clavier. Le seul bruit des touches effleurées le plongea dans ses pensées.

Bien plus tard, texto pour texto, à la guerre comme à la guerre, il se mit à écrire.

1
Naître une grenade-texto
à la main

Par réflexe il enfonça la main dans sa poche pour prendre son cellulaire, oubliant pour une seconde où il se trouvait et le sérieux de ce qu'il y faisait. Depuis une demi-heure, Marc présentait la nouvelle campagne de publicité de la compagnie d'assurances pour laquelle il travaillait.

Il voyait à intervalle régulier les patrons et les propriétaires sortir leur propre téléphone et se mettre à texter devant lui – des textos d'affaires, évidemment, quoi d'autre? –, mais il n'était pas dans la position du maître qui peut taper sur les doigts de ses élèves et exiger leur attention. Quand son propre cellulaire vibra et qu'il mit la main dans sa poche, il les vit sourire. Ces sourires disaient avec une ironie charmante : « Nous, nous pouvons, mais toi, tu ne peux pas. » Et donc au lieu de sortir son texteur, il se contenta d'en presser un bouton pour qu'il arrête de vibrer.

— Évidemment on ne peut pas passer à côté des

médias sociaux, dit-il en reprenant sa présentation. Vous me direz que ce sont en majorité des jeunes qui les fréquentent, et qu'ils n'ont rien à faire des assurances. Mais voilà, les statistiques montrent une augmentation annuelle de 18 % de la clientèle adulte depuis trois ans. Et puis, les jeunes finissent par vieillir et par devenir des adultes. C'est un investissement en vue du long terme. Donc...

Mais Marc n'arrivait plus à se concentrer. Il pensait encore à ce texto. C'était sûrement sa femme. Tout compte fait, il en était persuadé. Il y avait un moment que Sophie s'était mise à lui écrire régulièrement pour lui dire à quel point elle sentait le bébé approcher. S'il se fiait aux messages de plus en plus réguliers, il n'avait pas de doute que c'était une question de jours. Peut-être même d'heures? Peut-être même avait-il déjà raté l'accouchement? Bon, d'accord, ça ne se faisait pas si vite, et elle l'aurait averti avant. Mais l'enfant pouvait naître aujourd'hui, rien que pour le contrarier. Ce qui rendait ce texto plus pressant que tous les leurs. Marc les regardait taper, envoyer, taper, envoyer, et il continuait de parler machinalement en rongant son frein.

Il lui fallait absolument le lire. Il essaya de laisser sa main dans sa poche, dans l'espoir qu'un auditeur indulgent lui donne la permission de suspendre la réunion le temps de prendre son message. Mais personne ne lui donna cette chance. Plus son poing

fermé sur son cellulaire s'attardait dans sa poche, plus les sourires tendaient vers le rire. Il finit par en retirer sa main. Il espéra ensuite que, par hasard, ils se mettent à texter tous en même temps. Alors il pourrait agir de manière subtile. Là aussi, c'était trop espérer. Il lui semblait même que les textos s'espacèrent et que l'attention s'était de nouveau braquée sur lui.

Marc eut une idée.

— Et bien sûr, nous pouvons y greffer une campagne de promotion par texteurs. Il n'y a qu'à penser au temps que vous et moi passons sur ces petites machines. On rejoindrait assurément beaucoup plus de gens, plus encore que par tous les autres véhicules publicitaires. Par exemple, je sens mon cellulaire vibrer, je le sors de ma poche. Je l'ouvre, je vois une promotion de notre firme d'assurances, ou mieux, un message qui mise sur l'agression, comme le font les publicitaires de publipostages qui vous font imaginer que votre sécurité est en jeu. Je me sens dérangé dans mon quotidien, bien sûr, mais...

Et tout en énumérant la suite d'actions, il la mimait devant eux. Il n'avait probablement dupé personne, mais l'intelligence de la ruse avait dû les convaincre de lui pardonner l'affront. Il avait pu en profiter pour ouvrir le message (de Sophie, comme prévu), qui disait : Ça y est.

Elle n'avait pas l'habitude de faire des messages

si courts. Ces trois mots seuls, mis à part leur contenu, étaient un message en soi : pour qu'elle ait de la difficulté à texter, les contractions devaient avoir commencé. Le cœur de Marc bondit dans sa poitrine. Il allait avoir un enfant! Il allait être père! Son petit s'en venait aujourd'hui! Il se rendit compte qu'il était un peu trop heureux pour une personne supposément dérangée dans son quotidien et dissimula sa joie.

— Au moins l'information aurait passé. Tout dépend évidemment de la qualité de la liste des numéros, et d'éventuelles poursuites de la part de ceux qu'on aura joints sans leur consentement, et... Bah! Vous avez raison, ce n'est pas une si bonne idée. Visons plutôt les médias sociaux.

Marc rangea son cellulaire dans sa poche et poursuivit l'exposé du plan d'action.

À peine quelques secondes plus tard, son cellulaire recommença à vibrer. Il vibra plusieurs fois : mais c'était ce qu'il faisait toujours, pour lui rappeler d'ouvrir le message. Cette fois il résista au réflexe de l'empoigner. Il présenta des graphiques, des données, des tableaux, des images; il compara ses propositions avec ce que d'autres compagnies avaient fait; bref il réussit à faire oublier le coup du texto. Après une autre demi-heure à les voir texter de nouveau sans souci et sans gêne – en se disant avec une certaine fierté qu'ils croyaient recevoir des messages importants, mais que ce n'était rien

à côté de ce que lui venait d'apprendre par texto –, il répondit aux dernières questions, puis quitta la salle de conférence.

La porte à peine fermée derrière lui, il s'empara de son cellulaire; il n'avait pas un, pas deux, pas trois messages, mais une dizaine. Même si les vibrations avaient été régulières, il s'était dit que le téléphone ne l'avertissait pas aussi souvent pour un seul message. Le premier: Viens. Le deuxième: VIENS-T'EN VITE. Le troisième: POURQUOI TU NE RÉPONDS PAS? Le quatrième: TU TE FOUS DE NOTRE ENFANT OU QUOI? Le cinquième: Tu dois être occupé. Je me calme, je me calme, d'accord. Rejoins-moi à l'hôpital. Il sourit. Les contractions s'étaient adoucies, mais la panique, elle, n'avait pas cessé d'augmenter. Quelqu'un avait dû réussir à rassurer Sophie. Les cinq autres textos étaient des variations sur le même thème.

Il se précipita vers le stationnement en lui écrivant: Je t'aime, j'arrive!

Elle lui répondit en précisant où on l'avait emmenée dans l'hôpital. De toute façon il n'avait qu'à demander à l'accueil et on lui indiquerait le chemin. Il réussit à manœuvrer pour texter tout en conduisant, ce que par manque d'intérêt il n'avait jamais fait avant ce jour. Les deux mains étaient sur le volant, le cellulaire entre les deux, il écrivait des mots à moitié et essayait de garder un œil sur la route pendant que l'autre fixait l'écran. Elle finit

par comprendre ce qu'il faisait : Tu textes au volant? Tu es fou? Tu veux qu'il naisse sans père? Il n'y tenait pas précisément. Et puis il la verrait dans un moment. Il ferma son cellulaire et se concentra sur la route.

Dans la salle d'accouchement, Sophie était étendue, les jambes écartées. Marc ne pouvait s'empêcher de la trouver belle : en ce moment plus que jamais, elle avait ce charme de l'amazone qui l'avait conquis dès le début. Elle se battait bec et ongles pour continuer à texter. Les infirmières insistaient pour qu'elle prenne une pause, qu'elle s'imagine l'enfant à naître pour se calmer. Elle leur répétait qu'elle n'en avait pas besoin.

— Mes amies n'ont pas pu venir, et je tiens à ce qu'elles assistent à l'événement.

— On peut toujours filmer, vous aurez quelque chose à montrer après.

— D'où vient cette maudite mode de filmer des accouchements? Il n'y a rien de plus horrible qu'un accouchement! Non, je le leur raconte en direct, c'est beaucoup mieux.

Il resta un autre moment à regarder les infirmières tourbillonner autour de la future mère, s'acharner à essayer de lui enlever le texteur des mains. Même quand les contractions reprenaient, elle le gardait serré entre ses doigts et recommençait à écrire dès qu'elle en était capable.

Au moment où les infirmières baissaient les bras,

Marc éclata de rire pour manifester sa présence. Il s'approcha de Sophie et l'embrassa. Par bravade il essaya subtilement de lui enlever son téléphone des mains, mais même la présence de son mari n'offrait pas une distraction suffisante.

— Pas toi aussi!

— Mais non, mais non, je te le laisse. C'est grâce à lui que tu as pu m'avertir de l'accouchement, on lui doit bien ça, à ce petit engin. Tant que c'est inoffensif pour l'enfant?

Les infirmières hochèrent la tête malgré elles.

— Continue de leur résister. C'est pour ça que je t'aime.

Elle lui sourit et l'embrassa. Les infirmières levèrent les yeux au ciel et soupirèrent.

L'une d'elles avait profité d'un moment de pause pour aller texter dans son coin. Dès que le médecin entra, elle rangea son cellulaire en vitesse, l'air candide. Heureusement il retourna vite à d'autres patients, après s'être assuré que l'accouchement était bien en train, et dès qu'il eut refermé la porte, l'infirmière se jeta de nouveau sur son clavier.

Les contractions ne cessaient de devenir plus violentes. Il y avait un moment que Sophie avait abandonné l'idée de texter et qu'elle se contentait de s'accrocher aux barreaux de la table d'accouchement. Les infirmières finirent par demander au père de s'éloigner un peu, au cas où elles auraient à intervenir. Quelques contractions plus

tard, un cri particulièrement intense déchira l'air. Les infirmières redoublèrent d'encouragements. Dans l'effort le texteur échappa à Sophie. Une des femmes l'attrapa, le passa à la suivante, qui le passa à la suivante, ainsi de suite.

Un deuxième cri suivit le premier, une sorte de vagissement. Toutes les infirmières se précipitèrent sur la femme et le téléphone aboutit dans les mains du père qui ne sut comment réagir.

— Il est là! Votre enfant est né! Je coupe le cordon.

La moitié des infirmières se précipitèrent jusqu'à un berceau où l'enfant fut déposé, pendant que les autres entouraient la femme de leurs bons soins.

— Chéri! Mais où es-tu? Laissez passer mon mari, s'il vous plaît.

Les infirmières reculèrent devant un Marc dépassé par les événements. Dans son égarement, il ne se rendit pas compte qu'il lançait le cellulaire avant de courir vers Sophie. Il l'embrassa, la rassura, lui dit que tout irait bien. Enfin, ils étaient parents! Leur enfant était là, tout près, qui devait attendre de les voir! Mais pourquoi était-il silencieux? Le père fronça les sourcils en voyant les infirmières attroupées autour du berceau en train de rire. Elles appelèrent les autres pour qu'elles viennent elles aussi voir l'enfant.

— Qu'y a-t-il de si drôle?

— Venez vous aussi, c'est tellement mignon. Il faut prendre une photo!

— Prenez-en une avec mon cellulaire! dit la mère. Mais... où est mon cellulaire, au juste?

Le téléphone était justement tout l'intérêt de la scène qu'on voulait immortaliser. Quand le père l'avait lancé à tout vent, sous le choc, l'appareil avait frappé l'épaule d'une infirmière. Après un « ouch! » et un air de surprise, c'était elle qui avait poussé le premier cri de réjouissance et avait montré la scène aux autres. Le texteur avait rebondi sur son épaule et s'était retrouvé dans le lit du nouveau-né. Ses sens étaient à peine éveillés, sa connaissance du monde quasi nulle, mais il avait tout de même eu conscience de cette étrange chute. Il avait tendu ses minuscules mains vers le cellulaire et l'avait levé.

— Allez, appelle tes parents pour leur dire que tu vas à merveille!

— Est-ce qu'il peut déjà taper sur le clavier?

— Il apprendra à texter avant d'apprendre à parler, si ça se trouve!

— C'est sûrement un signe! Ce sera un homme-texto, je vous le dis, moi!

Le père, bien que moins bavard, ne put manquer de s'attendrir de cette vision. Le bébé tenait le cellulaire à bout de bras, le fixait, le mettait dans sa bouche, le tâtait de tous les côtés. Pour ne pas le déranger dans son jeu et risquer de briser une image si cocasse, on fit rouler le petit lit aux côtés du grand lit de la mère. C'est avec le téléphone du père qu'on le prit en photo.

— Il sera exactement comme sa mère : un accro du texto! dit-il en riant.

— C'est mieux que d'être comme son père, et de ne jamais répondre!

— Attendez, attendez avant de le lui enlever.

Le père envoya au cellulaire de la mère : Papa et maman t'aiment beaucoup.

Le texteur vibra entre les mains de l'enfant, qui s'en amusa. Tout le monde s'extasia et fondit devant la beauté de l'innocent sourire qu'il tournait vers son jouet. Les infirmières, chacune insistant pour participer, lui firent taper avec ses petits doigts : Moi aussi, je vous aime!

On nettoya ce qu'il y avait à nettoyer, on régla ce qu'il y avait à régler, on s'assura que tout était en ordre, et que l'enfant était bien emmaillotté. On eut beau essayer de lui enlever le cellulaire de peur qu'il se blesse en jouant, il s'y était accroché de toutes ses forces. Il n'en aurait pas fallu beaucoup plus pour le lui arracher, mais personne n'en avait eu le cœur. Le bébé avait gardé sous les couvertures le cellulaire qui vibrait à chaque nouveau texto des amies de sa mère.

Cet événement contenait en germe tout le reste de la vie de cet enfant. Aucune autre naissance n'aurait pu mieux lui convenir, et ce fut précisément celle-là qu'il eut. Le père et la mère quittèrent l'hôpital en riant encore, sans se douter de ce qu'ils avaient déclenché.

E³O⁹T⁵

2

Les cimetières d'anciens cellulaires combatextants

Le texto n'avait pas attendu cet enfant pour agir sur toutes les étapes de la vie. Bien avant la naissance du petit Adam Dufort, baptisé « l'homme-texto » par une des infirmières qui avait participé à son accouchement, la folie du texto avait atteint son sommet. C'était comme si toute l'histoire avait été l'histoire du développement des communications, comme si elle avait passé par la lettre, par le téléphone, par l'ordinateur, pour aboutir au cellulaire et au texto, et c'était comme si cet aboutissement ne pouvait être dépassé. Plutôt que de dépenser ses énergies à évoluer, le cellulaire les avait utilisées à se multiplier. On avait commencé à parler de textomanie. Rapidement, changer de cellulaire chaque année était devenu habituel. Bientôt il y eut sur Terre plus de cellulaires que d'êtres humains.

Qui n'avait pas vu de photos de ces dépotoirs où s'accumulaient les modèles de cellulaires déclassés, les Samsung, les Motorola, les Blackberry, les

iPhone, n'avait compris qu'à moitié la guerre des textos. Il ne suffisait pas de les voir en action, s'allumer, s'éteindre, texter, recevoir, vibrer, sonner : il fallait les voir aussi quand ils avaient atteint le terme de leur vie électronique. Alors ils allaient s'empiler, bibelots désarticulés, cadavres de choses suprêmement utiles devenues suprêmement lassantes, extensions des êtres humains qui les avaient portés avant de s'en démembrer et de les jeter, puis, désormais, extensions à l'infini d'un champ de ruines en attente de recyclage.

Le premier coup d'œil sur un tel cimetière pour anciens cellulaires combattants donnait le vertige. Après le vertige venait quelque chose comme un sentiment de grandeur; on avait l'impression de se trouver devant une de ces montagnes de trésors qu'on ne pensait pouvoir trouver que dans les cavernes. Mais ces montagnes de cellulaires temporaires étaient visibles en plein jour et en plein air. Tous ceux qui s'imaginaient qu'on ne pouvait réagir à cette vision qu'en la prenant en horreur se trompaient. On y réagissait en premier en s'agenouillant devant son immensité.

L'horreur venait ensuite, si elle venait.

L'immensité peut être belle. Mais même une belle immensité reste l'immensité, avec ce défaut inévitable d'être envahissante. Si ceci tuera cela, cela peut à l'occasion tuer ceci. Un peu de métaux abandonnés, un peu de produits chimiques

répandus, se mêlaient et menaçaient de contaminer les eaux et les sols. Ce dont la production polluait déjà tant risquait de devenir, après la guerre, plus dangereux encore.

Il fallut qu'on condamne une ville entière pour la transformer en cimetière à cellulaires, parce que le dépotoir qu'on avait ouvert près d'elle débordait. Alors on réalisa que quelque chose n'allait pas. Il y avait quelque chose de pourri au royaume du texto. À partir de ce moment, jeter un cellulaire devint un acte illégal. On devait payer grassement pour sa récupération, son démontage, sa neutralisation.

La loi resta sans effet sur les ventes de téléphone, qui continuaient d'augmenter en flèche. Mais elle ne resta pas sans effet sur les tiroirs, les armoires, les garde-robes où s'empilaient les vieux modèles. Exaspérés de les collectionner et de les laisser accumuler la poussière, les propriétaires se mirent à leur trouver des usages neufs. On lança des cercles de réflexion et de bricolage pour partager des idées sur les façons de les réutiliser. Des concours récompensèrent les usages les plus originaux. La transformation de cellulaires devint le nouveau tricot : et les grands-mères s'y livraient avec joie pour donner à leurs petits-enfants, non pas des foulards et des bas en cellulaires, ce qui aurait été un brin inconfortable, mais des jouets d'audacieuse mécanique.

On comprend un peu mieux dans quel état se

trouvait le monde des cellulaires au moment où les parents du petit Adam le ramenèrent à la maison. Les cimetières massifs et à ciel ouvert étaient devenus des cimetières personnels, familiaux, invisibles. Il arrivait même qu'on réutilise tellement ces cellulaires qu'ils finissaient par ne plus ressembler du tout à des cadavres. Marc et Sophie Dufort n'y étaient pas allés de main morte pour donner une nouvelle vie à tous leurs téléphones, eux qui s'en servaient abondamment, elle pour amitié, lui pour affaires. Ils avaient pris part à tous les cercles, lu toutes les revues, récolté tous les trucs. Ils savaient depuis un bon moment déjà qu'ils voulaient avoir un enfant, et ils avaient décidé que leur enfant serait le principal bénéficiaire de tout ce qu'ils bricoleraient pour éviter de payer.

C'était donc une maison lourdement équipée en cellulaires de toutes les marques, de toutes les couleurs, de toutes les tailles, qui l'attendait à son arrivée. Le bébé qui était né un téléphone à la main allait traverser ses premières années de la même façon. À un univers entièrement façonné par les textos ne pouvait répondre qu'une enfance elle aussi orientée vers les textos.

Adam avait dû finir par lâcher le cellulaire de sa mère. Pour lui faire plaisir, on lui avait permis de taper sur les touches pour répondre à ses amies, guidé par ses parents. Puis il l'avait abandonné et sa mère Sophie en avait profité pour bombarder ses

amies, impatientes de voir son enfant, de photos de son joli petit visage. Ses parents s'assuraient de lui trouver d'autres sources de stimulation qu'une simple vibration, et il ne s'en ennuyait pas trop. Mais il semblait ne prendre aucun intérêt à tous les jouets, les hochets, les camions qui n'avaient pas cette forme. L'enfant finit par s'endormir profondément, et ils allèrent le déposer dans son berceau.

Ils restèrent un moment à le regarder en silence, trônant au milieu de ses peluches. Une discussion faite de chuchotements les mena à la conclusion que, même s'ils n'avaient pas pensé l'installer si tôt, les événements de la journée les forçaient à changer leurs plans. Visiblement Adam serait de son époque bien avant de pouvoir comprendre pleinement ce qu'il faisait. Ils installèrent le mobile qu'ils avaient confectionné, en faisant bien attention pour que ses différentes parties ne s'entrechoquent pas, et se permirent ensuite de se reposer.

Adam les réveilla de nombreuses fois cette nuit-là. Chaque fois l'un des deux parents, soit Sophie soit Marc, se levait pour s'occuper de lui. Mais il se réveillait dans le noir et ne voyait donc pas ce que ses parents avaient placé au-dessus de son berceau. Au matin seulement il remarqua tous ces cellulaires, reliés par des fils transparents à d'autres cellulaires, eux-mêmes reliés à une structure de bois accrochée à la base et aux barreaux du lit.

Ils étaient trop loin pour qu'il s'en empare et

les ramène à lui, mais il pouvait les atteindre, les toucher, les faire bouger, s'amuser à les précipiter les uns contre les autres. Ce n'était pas aussi harmonieux que la musique d'un carillon, mais pas aussi fade que le son d'un mobile en papier ou en carton. Et puis il retrouvait là ces cellulaires qu'il avait déjà appris à aimer. Sophie fut la première à être tirée du sommeil par le bruit. Quelques minutes plus tard, Marc se joignait à elle et l'enlaçait pour regarder leur enfant. Ils s'attendrirent ensemble de le voir jouer.

Marc n'était pas du tout tombé comme son fils dans le chaudron du texto, et il n'avait pas commencé comme sa femme à en abuser sur le tard. Pour lui il y avait le monde de la maison et le monde du reste de l'univers, et il n'était pas question de laisser le second entrer dans le premier. Et puis, pour les urgences, tout le monde pouvait le joindre en appelant Sophie. Il n'ouvrait donc son cellulaire qu'au moment où il avait verrouillé la porte derrière lui pour partir travailler. Jamais avant, jamais après. Il s'installait au volant, laissait les messages entrer, y répondait systématiquement puis partait pour le bureau. Pour Sophie il n'y avait pas de pareille dissection du monde en deux. Tout ce qui se passait à la maison valait la peine d'être su partout ailleurs, et tout ce qui se passait ailleurs valait la peine d'être su à la maison. Aucun ne tenait rigueur à l'autre soit de son extrême coupure, soit

de son extrême liaison. Ces sortes de différence étaient communes dans à peu près tous les couples, d'ailleurs. Et il était de notoriété publique que, parfois, les hommes textaient plus que les femmes.

Sophie utilisait souvent son clavier devant Adam, qui découvrait une autre façon de se servir de ce jouet qu'il avait tourné et retourné, mais rarement pensé à ouvrir. L'un des moments préférés de Marc, c'était quand en revenant du travail il entraînait dans la cuisine, voyait Sophie occupée à texter, et en regardant Adam le trouvait en train de faire exactement la même chose. L'enfant contemplait sa mère pour s'assurer de répéter des gestes similaires aux siens. On avait laissé les piles dans les téléphones débranchés du réseau; Adam pouvait les allumer et s'enthousiasmer des caractères de couleurs qui s'affichaient quand il enfonçait les touches. Chaque fois, il poussait des cris et des rires qui tiraient Sophie de sa bulle textoiqque et qui l'émouvaient.

Il y avait dans la cour une chaise sur laquelle Adam aimait particulièrement s'asseoir. Quand il serait capable de parler, il la demanderait en parlant de la Chaise aux textos. C'était l'objet dont la fabrication avait nécessité le plus grand nombre de cellulaires, mais elle en valait la peine. Préféablement il fallait éviter de s'y asseoir par jours de grand soleil, du moins pas sans un coussin. Il avait fallu de l'art et de la patience pour réussir à

les faire tenir tous ensemble. Celle-là était de leur invention; peut-être parce que personne n'avait acheté au cours de sa vie autant de téléphones que Sophie, et donc que personne n'aurait eu l'idée d'en faire des meubles entiers.

Les portes de leur cabanon et de leur garage étaient équipées de cellulaires. On ne tapait pas le mot de passe sur une banale boîte grise, mais bien sur un clavier de texteur. De telle sorte qu'effectivement on pouvait avoir un mot de passe, et pas une simple série de chiffres.

C'était sans parler des tringles à rideaux ceinturées de cellulaires, des deux appareils qu'il y avait au bout du support à rouleaux de papier de toilette, de ceux qui faisaient des poignées de porte. On ne pouvait pas faire un pas dans cette maison sans tomber sur une nouvelle surprise, et on ne pouvait pas tomber sur une nouvelle surprise sans qu'elle concerne un cellulaire. Ce qui n'empêchait pas l'enfant d'y grandir de façon tout à fait normale. Les téléphones dans cette maison n'étaient pas une obsession, ils étaient la maison en elle-même. Ces cellulaires recyclés étaient les ennemis de l'obsession : ils enseignaient à ne plus se soucier des cellulaires.

Adam continuait de grandir et les textos de prendre une place de choix dans sa vie.

Pas qu'il soit capable d'en envoyer : même s'il s'essayait parfois, et même si ses parents se disaient

que ce devait être une façon plus rapide d'apprendre à écrire, les résultats étaient peu concluants. Mais tout le préparait à devenir cet homme-texto qu'on avait prophétisé. Ses parents firent installer dans toutes les pièces de la maison, bien visibles sur les murs, de petits claviers. On pouvait les utiliser pour parler, mais ce n'étaient pas précisément des téléphones. Ils servaient essentiellement à texter. Adam ne savait pas écrire des mots complets, mais il pouvait comprendre des codes. Il apprit à joindre ses parents quand ils étaient à l'autre bout de la maison, ou bien quand ils étaient à l'autre bout de la ville. Tel code signifiait qu'il avait faim, tel autre code qu'il était inconfortable et qu'il voulait qu'on change sa couche. Il ne put d'abord s'en servir que quand on le laissait près d'un clavier. Puis il apprit à marcher et les rejoignit. Le numéro 1 envoyait le message au cellulaire de maman, le numéro 2 à celui de papa.

Il avait aimé le téléphone, il aimait le clavier. Il n'était qu'à un pas d'aimer le texto.

Ces claviers n'étaient pas d'une importance capitale tant qu'Adam restait dans les limites de la maison. Mais ils servaient surtout à le préparer à la fin du congé de maternité, étant donné que les garderies s'étaient toutes équipées depuis longtemps de pareils systèmes de textos.

Adam aurait une longueur d'avance.

Son premier mot, il le prononça au cellulaire.

Chaque fois que Marc appelait Sophie, à la fin de ses heures de travail, pour lui demander si elle voulait qu'il ramène quelque chose à souper ou qu'il fasse des courses en chemin, elle passait le cellulaire à Adam pour que son père lui parle. Cette fois, à leur plus grande surprise, Adam parla aussi à son père. En plus des rires et des babillages, il articula ces deux mots pour lui synonymes : « Maman. Texto. » Marc demanda s'il pouvait avoir un texto d'amour lui aussi. Donc Adam dit : « Papa. Texto. » Ils ne se rappelaient pourtant pas d'avoir souvent prononcé ce mot devant lui. Soit ils le disaient trop pour s'en rendre compte, soit c'était une sorte de magie adaptée à leur époque.

L'âge de la garderie arriva. Sous la plupart des angles, elle fut pour Adam comme elle l'avait été et continuerait de l'être pour tous les enfants du monde. Pas tout à fait le laisser-aller des parents, ni tout à fait la discipline de l'école. Pas la dépendance totale aux parents des premières années, ni la lente acquisition de l'indépendance des années du primaire et du secondaire.

On avait dit à une autre époque, pour se moquer : « Mon père est plus fort que le tien. » On pouvait désormais dire, ce qui était bien pire : « Mes parents textent plus vite que les tiens. »

Justement parce qu'on voulait commencer à apprendre aux enfants à respecter un horaire et des routines, on ne laissait pas toujours les systèmes de

textos accessibles. Mais pendant les pauses, une ou deux fois par jour, on menait les enfants dans la salle où les appareils se trouvaient.

Ou plus précisément, on leur faisait faire des jeux pour déterminer quels groupes pourraient y accéder en premier. Des courses, des casse-têtes, des défis à relever pour les amuser. Puis les enfants pouvaient aller texter. Ce n'était pas moins long ni moins dérangent qu'un appel. Mais depuis quand justifiait-on un texto? Le texto avait ses raisons que la raison ne connaissait pas. Ceux qui avaient déjà reçu une certaine formation au texto savaient quoi faire. Les autres regardaient les claviers devant lesquels on les laissait, pris au dépourvu, curieux. C'était une occasion pour les enfants de socialiser et d'apprendre à partager leur savoir. Ceux qui avaient établi un code avec leurs parents l'expliquaient aux autres. Les petits professeurs les plus motivés, et Adam faisait partie du nombre, sacrifiaient leur temps pour aider. Il faut le dire, il était généreux en majeure partie pour impressionner les jolies filles de la garderie.

Il y avait une fille en particulier à qui il aurait aimé parler. Mais il n'avait pas le courage de le faire pendant les jeux, et il n'avait pas de motif de le faire pendant la séance de textos, parce qu'elle se débrouillait aussi bien que lui, sinon mieux. Il pensait à elle en l'appelant sa dame aux textos d'or. Il aurait aimé être celui qui recevait ses messages. Il

enviait les adultes d'être capables de recevoir des textos, et d'y répondre aussi. Lui ne pouvait pour l'instant qu'en envoyer, et il ne pouvait pas lui en envoyer à elle, malheureusement. Il restait donc loin, à rêver du moment où les circonstances lui permettraient de s'adresser à elle.

Ses parents recevaient fréquemment la visite de leurs amis. Pour ce temps-là Sophie, bonne hôtesse, mettait de côté le cellulaire et se retenait de texter devant les invités. Un jour Adam resta figé en voyant que ces invités avaient emmené leur fille, et que c'était sa dame aux textos d'or. Elle le salua poliment, mais resta aux côtés de ses propres parents, leur tenant une main à chacun, serrée dans son petit poing. Pendant qu'ils étaient assis dans la cour, à discuter et à manger, Adam les regardait par la fenêtre et rêvassait en cherchant un moyen d'oser lui parler. La mère de sa petite dame s'excusa et se leva pour répondre au téléphone. Il y eut un déclic dans l'esprit d'Adam. Il descendit et prit sur le comptoir le texteur de Sophie, qu'elle y avait laissé. Il sortit et alla tirer sa manche. Elle avait été en train de potiner avec son amie, pendant que Marc parlait travail avec son mari; cette amie s'étant éloignée pour prendre un appel, elle se retourna aussitôt vers lui. Il lui demanda de se pencher pour lui murmurer son plan à l'oreille. Sophie, amusée, accepta de participer et écrivit un texto à son amie. Comme il ne savait pas lire,

elle put ajouter à l'insu d'Adam, qui n'aurait pas approuvé l'honnêteté : C'est tout chou. Mon garçon est trop gêné pour demander à ta fille d'aller jouer avec lui, mais il en meurt d'envie. Tu peux le lui proposer? Mais ne dis pas que l'idée vient de lui, ni que je t'ai écrit. Il m'en voudrait terriblement. Quand la femme eut terminé, le texto arriva dans sa boîte de réception. Dès les premiers mots, ils la virent sourire. Adam rougit; Sophie le serra contre elle pour le rassurer.

Son cellulaire vibra : Bien entendu!

Revenant vers son enfant, l'amie de Sophie reprit place et recommença à parler avec elle. Avec subtilité, elle attendit un peu pour procéder, mais elle finit par dire, en se tournant vers sa fille :

— Rosalie, que dirais-tu d'aller jouer avec Adam? Je suis sûre qu'il a des tas de choses à te montrer. Sa maison est vraiment fantastique. Demande-lui de te la faire visiter.

Rosalie hocha la tête et se leva pour aller vers Adam. Elle le regarda comme si elle le voyait pour la première fois, mais aussi comme si elle n'était pas déçue de ce qu'elle voyait. Avec un sourire lumineux, elle lui demanda s'il voulait lui faire visiter sa maison. Il s'empressa d'accepter. Il lui montra la Chaise aux textos, et tous les autres cellulaires dispersés un peu partout. Jamais il n'apprécia autant la bizarrerie et les excès de ses parents que durant cette visite. Rosalie, qu'il avait

imaginée maîtresse des textos, se laissait surprendre par toutes ces folies.

Après la garderie devait venir l'école. Quelques semaines avant le début des classes de maternelle, il demanda à sa mère s'il pourrait éventuellement avoir son propre texteur. On lui avait raconté comment il était né, et il savait que les cinq années et quelque qui s'étaient passées depuis l'avaient préparé lentement mais sûrement à l'autonomie textoïque. Sophie semblait approuver l'idée, mais répondit qu'elle devait en parler à son père.

Il écouta leur discussion à travers la porte, l'oreille appuyée contre le battant. Sa mère disait que toutes les écoles n'auraient peut-être pas les mêmes équipements que la garderie, et d'ailleurs il commencerait à marcher pour se rendre à l'école, et il pouvait avoir besoin de les appeler en chemin. Son père répliquait que beaucoup de ses collègues de travail qui l'avaient fait avec leurs enfants s'en mordaient les doigts quand ils devaient payer des factures astronomiques. Mais ils n'avaient qu'à bien fixer les limites! Parfois, avec les enfants, comment savoir? Adam se dit que ce n'était qu'une question de temps. Son père savait bien à quel point un cellulaire pouvait être pratique. Il n'avait jamais cherché à empêcher Adam de jouer avec des cellulaires ou d'utiliser les claviers de la maison. Il avait à peine plus de raisons de l'empêcher d'avoir son propre texteur.

—Ce serait un merveilleux cadeau pour son entrée à l'école... Allez, Marc!

Cette idée seule réussit à faire pencher la balance. Adam s'éloigna sur la pointe des pieds pour que ses parents ne se rendent pas compte qu'il avait tout entendu. Tous deux vinrent s'asseoir à ses côtés, au salon, pour lui apprendre la nouvelle. Il sauta de joie pour la deuxième fois.

Sa mère, autoproclamée spécialiste des achats de cellulaires, insista pour le guider. Il déciderait du modèle, de la couleur, des accessoires. Elle choisirait son forfait.

Sophie se réserva un après-midi pour l'accompagner au centre commercial et lui faire visiter tous les magasins et tous les kiosques d'entreprises de télécommunications. Elle savait bien qu'elle aurait le dernier mot, mais elle se dit qu'il valait la peine de s'amuser un peu. Chaque fois qu'un vendeur commençait à lui débiter son argumentaire et à énumérer les qualités de ses cellulaires, elle toussotait et lui demandait gentiment s'il pouvait plutôt parler à son vrai client. Puis elle pointait Adam, déjà parti fouiller dans les étagères de la boutique. Le vendeur essayait donc d'expliquer dans les mots les plus simples les avantages de tel ou tel produit au petit Adam, tout en jetant de fréquents coups d'œil sur la mère pour s'assurer qu'elle écoutait quand même. Bien entendu, c'était elle qui pouvait comparer les qualités et les prix,

et qui trancherait au final.

Adam fut impressionné par tant d'informations. Il découvrait enfin le monde des réseaux derrière le monde des cellulaires. Lui qui avait toujours cru que les téléphones étaient liés entre eux par une sorte de lien surnaturel, il comprit à ce moment que des gens travaillaient dans l'ombre à acheminer les textos. Désormais chaque fois qu'il texterait, il aurait l'image d'un vendeur, comme tous ceux-là, passant prendre son texto pour aller le déposer dans un autre cellulaire.

Forfaits, contrats, soldes, durée déterminée ou indéterminée, textos limités ou illimités, intérêts, paiements en ligne ou à la banque, il y avait de quoi s'y perdre. À chaque mot qu'il ne comprenait pas, Adam regardait sa mère avec un visage inquiet. Le cœur fendu, elle se dit qu'elle s'était assez divertie à ses dépens et qu'il avait appris tout ce qu'il pouvait apprendre. Il fallait bien le plonger un peu dans la complexité du monde, soit, mais pas pour qu'il s'y noie. Elle finit par l'emmener au kiosque de la compagnie avec laquelle elle faisait elle-même affaire. Il choisit un téléphone bleu à clavier coulissant. Elle choisit un forfait moyen, pas trop cher. Les textos illimités étaient impératifs. Les minutes gratuites les soirs et les week-ends suffiraient.

Il passa tout le chemin du retour à tourner et à retourner son téléphone. Son téléphone à lui, objet de fierté, nouveau rite d'initiation de l'époque. Elle

voyait dans le moindre de ces mouvements tous ses gestes semblables des cinq dernières années. Décidément, elle avait bien fait de s'entêter pour convaincre son mari d'accepter de le lui offrir.

Une page venait d'être tournée.